



Thierry Simonelli

## Du roman freudien à la pratique psychanalytique

**Résumé :** *Depuis Freud, l'histoire de la psychanalyse a régulièrement répété le roman personnel de son fondateur. D'après ce roman, Freud inventait la nouvelle « science » de la psychanalyse en « héros culturel » isolé, luttant envers et contre tous pour défendre les vérités les mieux refoulées de l'histoire de l'humanité. Cet auto-encensement atteint son comble quand Freud se couronne lui-même en protagoniste de l'histoire des sciences, aux côtés de Galilée et de Darwin. S'il y a une science psychanalytique et une logique psychanalytique, différentes de tout ce qu'on pourrait désigner de ces termes par ailleurs, pourquoi n'y aurait-il pas une également une version psychanalytique de l'histoire universelle avec son aire pré- et postfreudienne ?*

*Je propose d'abord de retracer quelques traits et étapes de cette curieuse historiographie de la psychanalyse. Ensuite, je tenterai de montrer comment et dans quelle mesure ces histoires nourrissent le travail le plus concret au cabinet.*

### 1. Remarques préliminaires

Les réflexions qui suivent ne représentent pas une critique de la psychanalyse. L'article défini de la psychanalyse représente un raccourci peu convaincant étant donné la pluralité et la diversité des pratiques et des théories psychanalytiques<sup>1</sup>. Derrière le nom partagé de psychanalyse on ne trouve guère de dénominateur commun, qu'il soit pratique, technique ou métapsychologique.

Ce que je désigne de « roman freudien » relève d'une *idéologie* psychanalytique courante qui ne me semble pas être chose si rare dans les têtes et dans les pratiques des analystes. Et ce, même si elle est pleinement consciente et généralement rejetée.

En distinguant l'idéologie psychanalytique de « la » psychanalyse – en assumant qu'il y en ait une – je m'appuie sur l'analogie de la distinction courante entre 'science' et 'scientisme'. La science représente une pluralité d'activités pratiques et théoriques, tandis que le scientisme constitue la

---

<sup>1</sup> Wallerstein Robert S., *One Psychoanalysis or Many?*, 1988.

conviction, la foi et la conception du monde prétendant à la supériorité et l'exclusivité de la 'science' dans le domaine de la raison et du savoir.

## 2. Argument

L'histoire de la psychanalyse se présente comme une vaste collection d'affabulations. Ces affabulations ont progressivement été identifiées et dévoilées comme telles par la recherche historique critique, commençant dans les années 1970 et se développant progressivement au cours des années 1980. Il s'agit là d'un mouvement plus ou moins 'normal' au sein du travail de recherche historique : de nouvelles informations, de nouveaux documents et témoignages, de nouvelles mises en perspective d'informations et de documents existants entraînent des changements, parfois profonds, dans les représentations d'événements, de situations et de périodes historiques. Rien à voir donc avec un présupposé effritement de « la » psychanalyse. Bien au contraire, grâce à ces travaux, nous disposons d'une idée de plus en plus nette de la différence entre ce que la psychanalyse a *voulu* être, entre ce qu'elle *a* été, est et peut être.

Pour l'idéologie psychanalytique, ces découvertes historiques représentent évidemment une blessure narcissique majeure : la psychanalyse n'y apparaît plus comme une science à part, supérieure et accessible aux seuls génies accomplis de l'inconscient.

Quoi qu'il en soit de ce travail progressif d'élucidation et de ce qu'il impose comme deuil, les récits imaginaires persistent. Ils se répètent de génération en génération au sein des institutions psychanalytiques, dans le cadre des formations ou même sur le divan. Ils se répètent dans les histoires officielles de la psychanalyse. Et ils se répètent dans la représentation identitaire des psychanalystes, c'est-à-dire dans l'orientation de leur travail le plus quotidien.

Cette différence entre l'histoire imaginaire de l'idéologie psychanalytique et la recherche historique sur la psychanalyse n'a rien d'inconscient. L'histoire imaginaire est régulièrement répétée par ceux-mêmes qui la pratiquent. La logique de ce double langage n'est pas celle du refoulement, mais celle « je sais bien, mais quand-même ».

## 3. Un exemple

Voyons l'histoire de l'étrange échec du traitement d'Anna O par Breuer. La première version officielle de l'histoire a été inventée par Ernest Jones. D'après Ernest Jones, Breuer aurait fui le traitement de sa patiente, voyant qu'elle fit une grossesse hystérique. Une grossesse symptomatique motivée par le lien amoureux inconscient qui les liait. Après sa fuite, Breuer serait parti en vacances avec son épouse, avec laquelle il aurait conçu un enfant en guise de compensation. Partant de cette expérience, Freud, infiniment plus perspicace et subtil que son ami aîné, aurait compris ce qu'il en est du transfert et aurait inventé la psychanalyse comme travail du et dans le transfert.

Ce récit de Breuer et d'Anna O porte tous les traits d'une rêverie diurne ; une rêverie partagée par une bonne part de la communauté psychanalytique.

Il suffit de rappeler quelques dates pour s'en rendre compte. Le traitement d'Anna O par Breuer est censé se terminer en 1882. Or, à cette époque, Freud finissait tout juste ses études en médecine et, selon ses propres dires, ne s'intéressait pas particulièrement aux questions de l'hystérie et de la psychothérapie. Il commençait à voir ses premiers patients comme interne dans différents services hospitaliers. Son seul véritable intérêt restait la neuropathologie de laboratoire. Ce n'est qu'en 1885, à Paris, chez Charcot, que Freud découvre son intérêt pour la question de l'hystérie et de la psychothérapie.

Pour ce qu'il en est du transfert, si la notion est déjà mentionnée dans la dernière partie des *Études sur l'hystérie* en 1895 (13 ans après sa découverte supposée romanesque), elle n'y intervient que comme un facteur secondaire dérangeant le travail analytique<sup>2</sup>. Le transfert ne devient une notion fondamentale de la théorie psychanalytique qu'en 1915. *Exeunt* donc la 'reprise' de Anna O par Freud et la découverte du transfert en 1882. Freud n'a jamais traité Anna O de même qu'il n'a jamais guéri Sherlock Holmes de sa dépendance à la cocaïne<sup>3</sup>.

Allant plus loin, les travaux de Henri Ellenberger<sup>4</sup> d'abord et de Albrecht Hirschmüller<sup>5</sup> ensuite ont montré que le véritable traitement d'Anna O dépassait de loin la longueur supposée par son roman, – Breuer ne s'est pas 'enfui' en 1882. Aussi, jusqu'à ce jour, on n'a trouvé nulle trace écrite ni dans les rapports de Breuer, ni dans les rapports des autres médecins traitants d'Anna O qui indique une quelconque grossesse hystérique. Celle-ci existe donc exclusivement dans le récit de Jones qui dit l'avoir entendue de la bouche de Freud<sup>6</sup>. Une autre version qui se raconte parfois est que Jones la tenait de la bouche de Jung qui, lui, l'aurait entendue de Freud lors de leur voyage en Amérique.

Voilà comment s'écrit l'histoire de la psychanalyse, et voilà son étrange ressemblance avec l'origine des légendes : 'un ami d'un ami a rapporté avoir entendu...'<sup>7</sup>

Il n'en est pas autrement de la fille de Breuer née en réaction à la grossesse hystérique qui aurait mis fin au traitement. Ellenberger a rappelé que la dernière fille des Breuer, Dora, est née le 11 mars 1882. Or, la grossesse hystérique prétendue d'Anna O est supposé avoir eu lieu au mois de juin de la même année<sup>8</sup>, soit donc un an *après* la conception de Dora.

Quoi qu'il en soit de ces travaux de recherche, le roman de Jones et ses variantes persistent et se racontent jusqu'à ce jour. Et pas seulement pour le plaisir du *se non e vero, e ben' trovato*. L'attachement à ce roman de Jones est motivé par bien plus important que l'attrait du conte de fées ou quel la seule affirmation de croyances et de valeurs partagées.

---

<sup>2</sup> Freud Sigmund et Breuer Josef, *Studien über Hysterie*, 2003, pp. 318-321.

<sup>3</sup> Voir Meyer Nicholas, *The Seven-Per-Cent Solution*, 1974.

<sup>4</sup> Ellenberger Henri, *The story of "Anna O": A critical review with new data [1972]*, 1993.

<sup>5</sup> Hirschmüller Albrecht, *Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*, 1978.

<sup>6</sup> Jones Ernest, *The life and work of Sigmund Freud*, 1953, p. 224 : « Freud has related to me a fuller account than he described in his writings ... »

<sup>7</sup> Tangherlini Timothy R., *"It Happened Not Too Far from Here...": A Survey of Legend Theory and Characterization*, 1990.

<sup>8</sup> Ellenberger Henri F., *The discovery of the unconscious; the history and evolution of dynamic psychiatry*, 1970, p. 483.

## 4. En route vers le roman freudien

Parmi ces récits qui résistent, envers et contre toute recherche historique, parfois envers et contre tout bon sens, il en est un autre que je nommerai le « roman freudien ». Ce roman tient dans le récit plus ou moins héroïque de l'invention de la psychanalyse par Freud. La structure de ce roman ressemble d'ailleurs à ce qu'Otto Rank définissait comme « mythe de la naissance du héros » et à ce que Freud lui-même nommait « roman familial du névrosé ».

Mais pourquoi, alors qu'il existe des travaux de recherche bien documentés la rêverie de Jones ou le roman de Freud persistent, se répètent et passent de génération en génération comme une sorte de dogme intouchable ?

Plusieurs hypothèses :

- La réponse la plus évidente, tient dans l'intérêt narcissique manifeste de l'identification au héros culturel ou au grand révolutionnaire de l'humanité. Tout en affirmant le caractère modeste de ses découvertes, Freud aimait aussi à s'attribuer une place exceptionnelle dans l'histoire des sciences, et dans l'histoire de l'humanité, aux côtés de Galilée et de Darwin. Ainsi, tout psychanalyste sachant se réclamer de Freud participe à la même gloire scientifique.
- Le type d'institutionnalisation de la psychanalyse mis en place par Freud (une secte charismatique au sens de M. Weber<sup>9</sup>), trouve sa principale source de légitimité dans les qualités extraordinaires du père inventeur et de ses découvertes.
- Le roman freudien institutionnalise le monopole de la psychanalyse à Freud. Seul Freud connaît la véritable « technique » psychanalytique dont découle l'ensemble de la métapsychologie. Le monopole a aussi comme fonction d'immuniser la psychanalyse contre toute appréciation critique extérieure. Car si au commencement, la psychanalyse était avec Freud et que la psychanalyse était Freud, Freud était le seul à savoir en juger. Après la mort de Freud, ce pouvoir a été délégué au personnage du « grand psychanalyste ».
- Quiconque n'a pas reçu le droit d'exercer la psychanalyse par Freud, ne s'est pas soumis à une analyse avec Freud et ne s'en est pas sorti complètement convaincu, ne peut pas juger de la psychanalyse. Car dans ce cas, il ou elle reste pris dans la résistance névrotique contre la psychanalyse. Si bien que, dans la perspective de Freud et de ses disciples, l'humanité dans son ensemble résiste à la psychanalyse, qui lui révèle des vérités trop pénibles à supporter. La psychanalyse se retrouve avec « comme patient l'ensemble du genre humain<sup>10</sup> ».

---

<sup>9</sup> C'est-à-dire une organisation sociale qui se compose d'un rapport entre une personne qui tire son autorité de son génie, de son héroïsme ou de ses qualités exceptionnelles (savoir, sagesse, compréhension...) et d'un ensemble de personnes dévouées reconnaissant cette supériorité. Je souscris donc entièrement à l'interprétation d'Eli Zaretsky (voir Zaretsky Eli, *Secrets of the soul : a social and cultural history of psychoanalysis*, 2005, pp. 64-76.)

<sup>10</sup> Freud Sigmund, *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse [1925]*, 1999b, p. 109.

La résistance du patient 'genre humain' démontre à son tour la vérité de la psychanalyse. La boucle en est bouclée : blessure narcissique pour l'espèce humaine, preuve de grandeur pour le psychanalyste, légitimation charismatique pour le père fondateur.

Avant d'entrer dans le détail de ce roman freudien, j'aimerais préciser quelques termes qui pourraient mener à confusion. Avec Freud d'abord, avec Otto Rank par la suite, la psychanalyse a largement contribué à gommer les différences entre roman, légende, mythe et histoire en les réduisant systématiquement au plus petit dénominateur commun psychanalytique du souhait ou du fantasme. La psychanalyse ramène le mythe, la légende, la fable et le conte au seul roman personnel. L'approche psychanalytique des phénomènes historiques, culturels, sociologiques et politiques se caractérise sans exception par son psychologisme métaphysique (et non seulement méthodologique<sup>11</sup>).

D'après Freud, la raison en est que même en dehors du cabinet, la psychanalyse peut et doit être appliquée à « presque toutes les sciences humaines ». Cette extrapolation se fait en un seul pas : le pas qui mène des connaissances acquises auprès d'individus névrosés aux « réalisations psychiques de communautés humaines et de peuples<sup>12</sup> » et aux « grandes institutions de la religion, du droit, de l'éthique et de toutes les formes d'État<sup>13</sup> », sans oublier les mythes, la poésie et l'art.

Je reprendrai néanmoins la notion freudienne du « roman » comme création imaginaire d'un seul individu. De ce fait, le roman se distingue de la légende comme narration commune :

*Legend, typically, is a short (mono-) episodic, traditional, highly ecotypified historicized narrative performed in a conversational mode, reflecting on a psychological level a symbolic representation of folk belief and collective experiences and serving as a reaffirmation of commonly held values of the group to whose tradition it belongs.<sup>14</sup>*

Et si, à l'instar de G.S. Kirk<sup>15</sup>, le mythe ne peut pas toujours être distingué de la légende sur le plan de la définition, il peut du moins en être distingué par ses fonctions. Le mythe ne se limite pas seulement à des fonctions narratives et divertissantes. Il sert encore à la préservation de la mémoire et la légitimation de l'autorité des coutumes et institutions<sup>16</sup>. Le mythe a également une fonction spéculative et explicative, c'est-à-dire théorique : il fournit des explications, donne des modèles de solutions et contribue à la

---

<sup>11</sup> C'est-à-dire par l'affirmation que les phénomènes historiques, culturels, sociologiques et politiques (et même économiques) se fondent sur la psychologie individuelle et en découlent par conséquent. Assez curieusement, la « deuxième topique » a, du moins en théorie, remis en question le psychologisme le plus naïf en situant au cœur même du psychisme l'impact du social et du politique (le surmoi comme représentant de l'extra-psychique). Malheureusement, aucun psychanalyste n'en a tiré les conséquences pratiques pour le psychologisme freudien. Du moins à ma connaissance.

<sup>12</sup> Freud Sigmund, *Kurzer Abriss der Psychoanalyse [1928]*, 1999d, p. 423.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>14</sup> Tangherlini Timothy R., *"It Happened Not Too Far from Here...": A Survey of Legend Theory and Characterization*, 1990, p. 85.

<sup>15</sup> Kirk G. S., *Myth: its meaning and functions in ancient and other cultures*, 1970.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 256.

domestication de « forces impersonnelles » naturelles en les personnalisant.

Ainsi, l'historiographie officielle de la psychanalyse pourrait être lue comme un roman devenu légende et puis mythe. Bien que personnellement, je sentirais quelques réserves à parler de mythe dans le cas de la psychanalyse. Je préférerais plutôt parler d'idéologie et même de *Weltanschauung*. Freud a souligné à deux ou trois occasions l'importante différence entre la psychanalyse et toute forme de *Weltanschauung*. Mais n'en déplaise à ces avertissements, il semble clair que déjà chez Freud, la psychanalyse *était* devenue une *Weltanschauung*. Du moment qu'elle s'applique à l'ensemble des sciences humaines, à l'ensemble des phénomènes humains, qu'ils soient psychologiques, sociologiques, historiques, politiques ou culturels, la « science du psychisme inconscient » *est* évidemment une *Weltanschauung*. J'y reviendrai.

## 5. La naissance du héros

Dans les deux éditions de son *Mythe de la naissance du héros*<sup>17</sup> Rank se pose en parfait héritier de la recherche mythologique du XIXe siècle et en parfait disciple de Freud. Aux diverses approches du mythe au XIXe, il emprunte la conviction d'une 'nature' ou d'une essence unique des mythes. Et en bon freudien, il propose une interprétation rigoureusement psychologue de cette essence du mythe. C'est-à-dire que la nature sociale ou culturelle du mythe est éliminée au bénéfice des mécanismes psychiques de l'individu. Pour ce faire, Rank recourt à une version particulièrement simpliste de l'argument psychologue : bien que populaires, les mythes sont créés par un « peuple d'adultes » et « l'âme du peuple » doit être ramenée à des adultes individuels qui inventent les mythes à partir de leur propre « conscience de l'enfance »<sup>18</sup>. La « source

---

<sup>17</sup> Rank Otto, *Der Mythos von der Geburt des Helden. Versuch einer psychologischen Mythendeutung (1922)*, 2009.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 154. Les contorsions logiques par lesquelles Rank croit fonder scientifiquement son approche des mythes paraissent d'ailleurs particulièrement fantastiques. À l'instar de Freud, Rank part du constat de certaines ressemblances entre les mythes et les rêves. Ces ressemblances partielles suffisent, chez Rank de même que chez Freud, pour affirmer le fondement psychologique individuel du mythe. Par analogie et de fait, le mythe en devient, sans autre détour la projection (pp. 136-137) du roman infantile inconscient. Bien que non accessible chez les enfants, ce roman n'en peut pas moins être éclos à partir de la pensée de ces adultes qui se comportent comme des enfants, c'est-à-dire les névrosés (p.93). Dans l'ordre, l'approche psychanalytique des mythes se construit en deux étapes : 1. la méthode freudienne a permis de mettre à jour les romans infantiles individuels à partir des névrosés adultes, 2. la reconstruction du roman individuel peut être extrapolé pour expliquer la genèse des mythes collectifs. Et, comme de bien entendu, la psychanalyse n'est pas une *Weltanschauung*. Après les symptômes, les rêves et la vie psychique dans son ensemble, c'est donc le mythe et puis le social et le politique qui sont expliqués par le seul principe de l'approche freudienne : la satisfaction du souhait. Les mythes ne représentent que les satisfactions collectives de souhaits narcissiques, les guerres sont les conséquences de souhaits agressifs et l'histoire de l'humanité dans son ensemble n'est autre chose que le conflit psychique de l'individu freudien à plus grande échelle.

dernière » de la formation des mythes tient donc dans « l'activité fantasmatique individuelle »<sup>19</sup>.

Rank en vient ainsi à distiller des différents mythes ce que la théorie psychanalytique leur dicte : une « légende moyenne<sup>20</sup> ».

Le schéma universel du mythe consiste dans la narration suivante : le héros est l'enfant de parents aristocratiques, mais sa naissance est précédée par toutes sortes de difficultés et d'obstacles (abstinence des parents, stérilité, interdits, oracles ou rêves funestes lors de la grossesse...). En raison de ces difficultés, le père ou son représentant mettent l'enfant en abandon ou le font tuer. L'enfant est sauvé par des animaux, ou des personnes d'origine plus modeste. Après avoir grandi, l'enfant retrouve ses parents au bout de toutes sortes de détours et se venge de son père. Après avoir tué le père, l'enfant acquiert la grandeur et la gloire qu'il mérite.<sup>21</sup>

Il n'est pas difficile de reconnaître derrière cette légende moyenne, l'interprétation freudienne du roman personnel du névrosé<sup>22</sup>. L'histoire est connue : au commencement, l'enfant idéalise ses parents. Ils représentent la seule autorité et la « source de toute croyance<sup>23</sup> ». Le garçon veut devenir comme son papa, la fille comme sa maman. Mais le monde est fait d'autres papas et d'autres mamans, d'autres adultes et d'autres enfants qui amènent le petit à douter du caractère extraordinaire de ses parents. Et comme la « recherche sur les névroses » l'a démontré, le tout se mélange aux impulsions les plus intenses de rivalité sexuelle<sup>24</sup>.

Ce constat décevant mène ensuite aux différentes versions du roman du névrosé. Ce dernier s'imagine, par exemple, être issu d'une autre famille, d'une famille plus noble ou du moins socialement plus respectable. S'y rajoute le « motif de la vengeance » quand l'enfant se sent désavantagé par ses parents.

Voilà le roman du névrosé, et voilà ce qui nourrit les rêveries diurnes derrière lesquelles Freud identifie deux buts : l'ambitieux et l'érotique. (Il va sans dire que le premier n'est qu'une variante du second.)

## 6. Le roman freudien

C'est connu, rares sont ceux qui veulent ressembler à leurs parents. Mais que faire ? Que faire pour mener ce projet jusqu'au bout ? Une solution

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 92. Du point de vue de la mythologie, l'approche de Rank, de même que celle de Freud, se présente donc comme une articulation de l'approche mythologique du XIXe et du psychologisme psychanalytique.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 91 : « *Die Durchschnittssage ...* ». Avec le dénominateur psychanalytique commun, la différence entre mythe, conte, légende et roman familial ne représente plus qu'un détail secondaire.

<sup>21</sup> On aura remarqué que le mythe en général, que Rank identifie au mythe du héros, se limite en même temps au héros *homme*. Sans doute parce que les mythes d'héroïnes ne représentent que des variantes secondaires du schéma masculin, à l'instar du complexe d'Œdipe.

<sup>22</sup> Freud Sigmund, *Der Familienroman der Neurotiker* (1908), 1999a.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>24</sup> Question naïve: si la sexualité infantile est rigoureusement différente de la sexualité adulte, comment se fait-il que dans la conception freudienne de l'Œdipe, le petit garçon veuille coucher avec sa maman comme un grand ? Ou alors, est-ce que Freud a jamais précisé en quoi cette attraction sexuelle vers la mère consistait plus concrètement ?

simple : ne pas avoir de parents. Et voilà l'entrée du héros. Le mythe de la naissance du héros apporte une solution élégante au roman du névrosé. Sans parents, plus rien ne s'oppose aux rêveries de grandeur du conquérant ambitieux.

### **6.1. La formidable découverte solitaire de la psychanalyse par le Professeur Freud**

L'*Autoprésentation* fournit l'une des plus belles représentations du roman et de la légende institutionnelle freudiennes. Freud y esquisse l'histoire de son invention presque solitaire de la psychanalyse. Presque comme du moins Breuer y garde son statut d'inspirateur. Les travaux de Charcot, Bernheim et de Janet, par contre, ne sont plus mentionnés que comme des entreprises parallèles à, mais non déterminantes de l'invention de la psychanalyse.

Freud pense notamment pouvoir écarter la primauté de Janet dans la découverte de l'« analyse psychologique » parce que l'expérience de Breuer avec Anna O précède les publications de Janet. Et même si Freud reconnaît s'être senti poussé à la publication *suite* à la parution des découvertes similaires de Janet, même si, à l'instar de Janet, Breuer et Freud soutiennent le rapport étroit entre les symptômes hystériques et les « impressions de la vie » (*Lebenseindrücke*), la vraie primauté de la découverte revient à Freud.

Car si Breuer a précédé Janet, Freud précède également Breuer parce que sa découverte est originale par rapport à Breuer. Freud est original par rapport à Breuer parce qu'il rajoute l'exploration du passé et de l'étiologie des symptômes à la méthode de Breuer. Et Freud est original par rapport à l'analyse et l'exploration psychologique de *Janet* qui, tout comme celle de Freud s'intéresse à l'exploration du passé et à l'étiologie, parce que Breuer a inventé sa méthode cathartique bien avant Janet<sup>25</sup>. De cette logique du chaudron, on comprend que quoi qu'il en soit des autres, Freud était original et surtout solitairement original.

Janet éliminé, Freud entreprend d'expliquer le retrait de Breuer. Ce retrait semble dû à une série de raisons superficielles : d'abord, Breuer ne voulait jamais vraiment publier sa découverte et ne l'a fait que sous la pression de Freud, ensuite il a amèrement regretté l'avoir fait en raison de la critique de von Strümpell, et enfin, il était trop pris par ses autres engagements médicaux pour s'y consacrer davantage.

Mais la 'vraie' raison de la défection de Breuer est ailleurs. En 1924, à 42 ans de distance, Freud diagnostique un « amour de transfert » inconscient liant Breuer et Anna O, c'est-à-dire la patiente de 1882 qu'il n'a jamais traitée. Sans donner de détails ni des événements en question, ni de la réaction de Breuer, Freud rajoute que cet amour transférentiel était probablement insupportable à Breuer<sup>26</sup>.

---

<sup>25</sup> Freud Sigmund, *Selbstdarstellung [1924]*, 1999g, p. 46. Voir également la représentation du différend avec Charcot par Freud p. 56. Il va sans dire que c'est cette version des choses qui est entrée dans l'historiographie officielle de la psychanalyse, et elle y garde sa place même après les rectifications de Ellenberger (Ellenberger Henri F., *The discovery of the unconscious; the history and evolution of dynamic psychiatry*, 1970).

<sup>26</sup> Freud Sigmund, *Selbstdarstellung [1924]*, 1999g, p. 51.



Il en va de même de l'invention miraculeuse de l'étiologie sexuelle des névroses. Car tout comme nombre d'autres médecins qu'il lisait, recensait, connaissait et fréquentait, Freud en vint progressivement à découvrir l'étiologie sexuelle des névroses. Mais même si les autres médecins, psychologues et pédagogues en parlaient dans leurs cours, en écrivaient dans leurs livres et articles, Freud reste néanmoins le premier à découvrir la vraie nature de l'étiologie sexuelle. Du moins, seul Freud affirme la nature unique et exclusive de la sexualité dans la formation de toute névrose et de toute psychose.

L'isolation splendide une fois établie, il apparaît que Freud a donc fait le pas décisif de la psychanalyse sans dieu ni maître, luttant seul avec ses démons intérieurs. La psychanalyse naît dans le vide scientifique et historique le plus parfait. Mais les vérités que seule la psychanalyse permet de mettre à jour sont tellement gênantes que personne ne veut en prendre conscience.

Il n'est plus question ici de la nature couramment admise de l'étiologie sexuelle dans la neurologie de la fin du XIXe et du début XXe, – Breuer se sentait suffisamment étonné de l'absence de cette étiologie chez Anna O pour la relever explicitement comme une forme de « manque ». Ce que Freud découvre et soutient envers et contre tous et ce qu'il s'y forge comme convictions qui « trente ans plus tard ne se sont pas affaiblies<sup>27</sup> » tient au fait que *tout* conflit psychique est sexuel.

Or, au moment de cette découverte, d'après les premières convictions sexuelles de Freud, l'étiologie sexuelle consistait *exclusivement* dans de « graves abus de la fonction sexuelle » ; c'est-à-dire en des viols, des agressions sexuelles et la masturbation. À côté de l'exclusivité de la nature sexuelle de toute névrose et de tout conflit psychique en général, Freud soutenait notamment l'origine réelle, traumatique de cette sexualité.

Qu'est-ce qui reste donc *inchangé* dans les convictions freudiennes trente ans plus tard ? Freud a abandonné l'idée de l'agression sexuelle et il a même tempéré celle de l'exclusivité de la sexualité. En d'autres termes, il a fini par 'céder' aux critiques qui pourtant étaient la marque de la résistance symptomatiques à ses découvertes. Mais même en abandonnant les deux points de son originalité par rapport aux critiques refoulantes, Freud reste original et solitaire. Mieux : il s'y voit confirmé dans son originalité d'avoir maintenu l'affirmation générale de l'importance de « la sexualité ».

Le reste du texte poursuivant allègrement cette « *Suppenlogik mit Knödelgründen*<sup>28</sup> » ; je ne m'y arrêterai pas plus longuement, et j'en viens directement à la définition de la psychanalyse qui en découle.

Suite à une longue série de luttes contre les neurologues, les médecins, les philosophes, les psychologues, les honnêtes gens en général – à lire Freud, on croirait que le monde entier s'est allié pour combattre et refouler les vérités insupportables de la psychanalyse – Freud l'emporte finalement sur ses ennemis, et la psychanalyse avec lui. À la fin de l'histoire, la psychanalyse connaît enfin son heure de gloire et peut s'affirmer en toute modestie comme la nouvelle science universelle qu'elle a toujours été :

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>28</sup> « *Im hungrigen Magen Eingang finden nur Suppenlogik mit Knödelgründen, nur Argumente von Rinderbraten, begleitet mit Göttinger Wurstzitate.* » (H. Heine, *Die Wanderratten*)

- La psychanalyse est d’abord une méthode thérapeutique dans laquelle l’analysant se laisse librement aller à ses associations et l’analyste l’aide à surmonter ses résistances aux contenus refoulés et transférés par voie d’un « art d’interpréter [...] qu’il n’est pas difficile d’apprendre<sup>29</sup> ».
- Elle se présente ensuite plus généralement comme une science du « psychique inconscient » en général : « Le domaine d’application de la psychanalyse s’étend aussi loin que celui de la psychologie, à laquelle elle apporte une contribution d’une portée puissante.<sup>30</sup> »

Comme science de l’inconscient, la psychanalyse devient une psychologie générale et, moyennant le psychologisme de Freud, une *Weltanschauung*. Est psychologique dans ce sens psychologiste tout ce qui est produit par l’esprit humain, c’est-à-dire l’ensemble des phénomènes culturels, sociaux, historiques et scientifiques. Dans la perspective freudienne, la guerre est un phénomène psychologique au même titre que les œuvres artistiques et littéraires ou même les critiques scientifiques de la psychanalyse. La psychanalyse n’est donc, à proprement parler, pas seulement une science universelle, mais encore la science au fondement de toutes les autres sciences.

Freud se prononce on ne peut plus clairement sur cette *Weltanschauung* psychanalytique en 1935 :

« Je reconnaissais de plus en plus clairement que les événements de l’histoire de l’humanité, les interactions entre la nature humaine, le développement de la culture et ces précipités d’expériences préhistoriques [*urzeitlicher Erlebnisse*], dont la religion se met en avant comme représentant ne sont que le reflet des conflits dynamiques entre le moi, le ça et le surmoi que la psychanalyse étudie chez l’individu [...]»<sup>31</sup> »

## 6.2. Le roman freudien ‘moyen’

Pour reprendre l’idée d’un « roman moyen » de Rank, j’aimerais proposer un roman freudien moyen. Il va de soi que ce roman est une pure construction, composée à partir des divers éléments du ou des romans freudiens.

Voici ce à quoi pourrait ressembler le roman freudien :

La ou les découvertes de la psychanalyse ont été faites par un triple effort personnel et solitaire de Freud : celui de son auto-analyse, celui de son détachement de toute connaissance et science acquises et celui de son travail pratique avec ses patients.

C’est un hasard d’abord, puis une série de découvertes intrépides qui ont permis à Freud de mettre à jour la véritable étiologie des névroses. Et cette véritable étiologie des névroses fournit ensuite la base pérenne de la « science de l’inconscient ».

<sup>29</sup> Freud Sigmund, *Selbstdarstellung [1924]*, 1999g, p. 67

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Freud Sigmund, *Nachschrift 1935 zur "Selbstdarstellung"*, 1999f, p. 33.

La découverte originale de Freud – l'origine et la nature sexuelles des névroses – confronte néanmoins la psychanalyse à l'ensemble de la communauté scientifique et à l'ensemble de la société civile de son époque. Mais dans sa solitude héroïque, Freud ne cède pas sur les nouvelles vérités découvertes. Car elles lui permettent également d'expliquer le rejet collectif dont il est victime. Le rejet de la psychanalyse par le monde scientifique et civil ne fait que manifester la nature universelle des conflits psychiques des patients de la psychanalyse. C'est pourquoi tout refus, toute critique de la psychanalyse est à concevoir comme un refoulement névrotique (ou psychotique) des vérités de la psychanalyse. Soit, suivant l'inversion connue : toute critique, tout refus, toute mise en perspective devient confirmation. L'art d'interpréter psychanalytique en devient en même temps une formidable technique de déformation de toute parole. La longue série des défections de premiers disciples s'explique de la même manière : de Breuer à Rank, en passant par Bleuler et Jung, Freud avait affaire à la même répétition et la même défense symptomatique contre la sexualité que lui opposaient ses patients malades. Et il n'en est pas autrement aujourd'hui.

## 7. Du roman à la légende psychanalytique

« *Die Lüge des heroischen Mythos gipfelt in der Vergöttung des Heros.*<sup>32</sup> »

Avec Ernest Jones, le roman freudien se transforme en légende institutionnelle. Une légende qui fournit le modèle des biographies officielles de Freud, de Marthe Robert à Peter Gay<sup>33</sup>.

J'aimerais, dans ce qui suit, me limiter à l'exemple de Marthe Robert. Le titre du livre de Marthe Robert est programme : *La révolution psychanalytique* propose, à grand renfort d'adjectifs dithyrambiques, de montrer qu'avec l'invention de la psychanalyse, Freud a confronté l'espèce humaine à des vérités révolutionnaires, refoulées et enfouies depuis la nuit des temps. Scientifiquement, s'entend.

Seul et contre tous, Freud a su percer les mystères les mieux cachés de l'humanité et de son histoire au prix d'une série d'actes héroïques inouïs ; principalement une auto-analyse, c'est-à-dire une réflexion sur soi. Peu documentée. L'aventure freudienne a eu lieu dans le vide intellectuel, scientifique et sociologique avec, comme seuls outils, le courage surhumain du héros qui s'affronte aux recoins les plus obscurs de sa propre âme. Au courage presque surhumain du père fondateur se rajoute ensuite le génie de comprendre les ressorts les plus profonds de sa propre âme. Et, partant de là, l'auto-analyse de Freud fournit d'abord la clé qui ouvre les secrets des névroses, des psychoses et puis de l'univers humain en général.

Marthe Robert nous présente un tel Freud, doté de toutes les qualités du prophète séculier. C'est pourquoi *La révolution psychanalytique* me semble être un livre aussi important : bien qu'aujourd'hui, on ne présente

---

<sup>32</sup> Freud Sigmund, *Massenpsychologie und Ich-Analyse [1921]*, 1999e, p. 153.

<sup>33</sup> Voir à ce sujet Toews John E., *Historicizing Psychoanalysis: Freud in His Time and for Our Time*, 1991.

plus ouvertement Freud de cette manière, on n'en retrouve pas moins le fantasme à l'œuvre dans les discours psychanalytiques et surtout, comme je tenterai de le montrer, dans la pratique psychanalytique.

Inutile d'entrer dans les contradictions flagrantes de l'exposé de M. Robert, elles suffiraient à elles-mêmes de faire l'objet d'un travail de recherche sur l'idéologie psychanalytique. J'aimerais tout juste brosser quelques traits de son étrange histoire-fiction. En qualifiant le tableau de Marthe Robert d'histoire-fiction, je n'entends pas dire qu'elle invente une histoire de la psychanalyse de toutes pièces. Les 'pièces' en question, les informations qu'elle articule correspondent, dans l'ensemble, aux informations disponibles des histoires de la psychanalyse de l'époque (1969). Mais de même qu'un rêve ou qu'un fantasme construit sa représentation imaginaire à partir d'éléments de la perception de la réalité, cette histoire-fiction (à l'image de la science-fiction) agence et oriente les informations historiques disponibles dans le sens d'une aventure humaine grandiose révolutionnant le monde tel qu'il était connu jusqu'alors. Freud n'y est plus simplement un neurologue viennois ayant systématisé certaines connaissances de son époque, mais une sorte de prophète scientifique « sans précédent » qui a éveillé l'humanité de son sommeil et qui l'a affranchi de son ignorance millénaire.

Le pathos de Marthe Robert est tantôt difficile à supporter, tantôt franchement caricatural. Mais ne permet pas moins de révéler le frisson du sacré qui transfigure la psychanalyse jusqu'à nos jours et la détache du monde profane<sup>34</sup>. La distinction entre « la clinique » et « la théorie » en porte encore la marque : « la clinique » représente un savoir ésotérique qui ne s'acquiert que par la voie initiatique de l'expérience psychanalytique, « la théorie » désigne la connaissance extérieure, livresque, généralement accessible, mais vidée du véritable contenu du savoir psychanalytique.

Depuis 1969, la situation n'a pas vraiment changée (du moins pour ce qu'il en est de la « voix française » en psychanalyse). Car jusqu'à ce jour, le *dixit Freud* y vaut comme preuve irrémédiable, ou du moins comme argument de force dans toute question concernant la pratique ou la théorie psychanalytiques.

Un exemple récent (2002), tiré d'un rapport on ne peut plus scientifique sur la recherche scientifique en psychanalyse, qui défend la spécificité de la psychanalyse à la française :

*« Experience shows that it is almost impossible to convince the skeptic if we appeal to experience, general theory, Freud's authority, etc. If we comfort ourselves by pointing out how our opponent's attitude may be a sign of "resistance" against unconscious ideas, the most likely consequence will be the addition of irony to skepticism. Psychoanalysis comes to be*

---

<sup>34</sup> La distinction sacré/profane se manifeste jusque dans les concepts freudiens de la différence entre « réalité psychique » et « réalité matérielle ». En somme, l'idée assez triviale de départ – les phénomènes psychiques ne peuvent pas simplement être subsumés sous les lois du fonctionnement neurophysiologique – acquiert, par le biais de cette « réalité » par analogie le statut d'un savoir impénétrable, accessible aux seules personnes qui se sont soumises à l'initiation aux mystères de l'inconscient ou du transfert par voie d'une propre analyse. Il semble admis que toute personne se soumettant à cette initiation se montrera convaincue par les vérités cachées aux profanes et deviendra aussitôt élève de Freud ou du moins défenseur de la psychanalyse.

*regarded as a faith and the analyst is likened to a religious believer (or a spectator). It must thus seem appealing to turn to methods which could provide a clearer epistemic base for psychoanalysis.<sup>35</sup> »*

L'auteur (Roger Perron) se montre étonné par l'expérience de la réaction du sceptique. Le « sceptique » est celui qui n'est pas convaincu par la théorie psychanalytique générale ou la seule autorité de Freud. Quel est donc le problème de ce sceptique ? Car s'il n'est convaincu ni par la doctrine, ni par l'autorité de son inventeur, il doit bien avoir problème. Le diagnostic classique ne manque pas en 2002.

Ce n'est pas le *dixit* Freud qui pourrait fournir matière à interrogation, mais bel et bien la psychologie personnelle du réfractaire. Ou encore la technique de conviction du détenteur de la vérité psychanalytique. Car si le scepticisme du réfractaire ne peut être surmonté, c'est que la technique habituelle – « vous résistez ! », « Freud a écrit... » – ne prend plus. Pire, elle semble provoquer de l'ironie. Il faut donc une nouvelle technique de conviction, quitte à ce qu'elle consiste dans une « base épistémique plus claire pour la psychanalyse ». Car pour l'auteur en question, les choses sont déjà suffisamment claires et prouvées. S'il faut une nouvelles base épistémique, c'est que les croyants semblent avoir fait place aux sceptiques. Mais qu'on ne s'y méprenne, la psychanalyse elle-même n'y a rien à gagner, car elle possède déjà son expérience, sa doctrine et l'autorité de Freud qui les appuie.

## **8. Du roman à la clinique psychanalytique**

Le roman freudien est loin d'être une simple affaire d'historiographie psychanalytique ou de « théorie », au sens où la « théorie » ne serait qu'un discours sans objet et sans conséquences pour la méthode et la pratique psychanalytiques. Dans ce qui suit, j'aimerais donc m'intéresser à la manière dont le roman freudien et la légende institutionnelle peuvent déterminer les conceptions les plus concrètes de la pratique psychanalytique.

Si on est libre de parler de tout en analyse, il existe tout de même deux exceptions notoires : tout ce qui touche de loin ou de près à la technique psychanalytique (inclusion faite du cadre) et à sa théorie. En excluant comme formes de résistance toute réflexion méthodologique et théorique de la pratique analytique, la théorie s'impose aveuglément. De par ces points aveugles, la démarche psychanalytique devient aussi une formidable technique d'embrigadement des analysants.

Bien évidemment, il n'existe pas d'analyste qui ne soit parfaitement au courant de ces difficultés. Du moins en principe Car dès qu'il est question de pratique, les choses se passent un peu autrement.

---

<sup>35</sup> Fonagy Peter, Jones E., Kächele H., Krause R., Clarkin JF., Perron R., Gerber A. et E. Allison, *An open door review of outcome studies in psychoanalysis. Report prepared by the Research Committee of the IPA at the request of the President. 2nd rev ed., 2002, p. 5.*

## 8.1 Le retour à Freud

En lisant les livres et articles psychanalytiques, on se rend rapidement compte de la place particulière qu'y occupe Freud. Il n'y est pas seulement cité comme inventeur de la méthode, de la théorie et de la science psychanalytiques, mais encore comme garant de la véracité psychanalytique et comme principale source de sa légitimité, à côté d'une clinique qui dépasse rarement l'anecdote illustratrice.

Dans ce qui précède, j'ai essayé d'iniquer dans quelle mesure les différentes histoires de la psychanalyse s'appuient, souvent sans aucune considération critique, sur les représentations freudiennes de la psychanalyse. Mais la même chose est vraie pour les découvertes cliniques, pour les questions de technique.

L'on constate, par exemple, avec quelle insistance les approches originales en psychanalyse prennent soin de se référer aux origines freudiennes et d'affirmer leur plus parfait accord avec les vérités freudiennes.

Deux exemples connus : Mélanie Klein et Jacques Lacan. Klein et Lacan ont chacun de leur côté apporté un grand nombre de découvertes originales, ils ont contribué à de profonds changements autant sur le plan de la théorie que sur celui de la pratique. Et dans les deux cas, ces innovations ont conduit à des scissions institutionnelles avec création de groupes polarisés, forcés de prendre position pour ou contre. Et pourtant, Klein aussi bien que Lacan réclament leur parfaite adhésion aux vérités freudiennes. Klein réclame par exemple avoir été la première analyste – et la seule pendant longtemps – à prendre au sérieux la pulsion de mort. Et elle présentait d'abord ses découvertes comme une élaboration clinique systématique de cette nouvelle notion freudienne. Klein et ses disciples pouvaient revendiquer être plus 'freudiens' que Anna Freud, l'héritière officielle de la psychanalyse, instaurée par le père de la discipline.

Lacan allait plus loin encore. Enthousiasmé par une certaine interprétation philosophique de l'histoire, Lacan reprit à son compte la rhétorique de la double perspective et l'appliquait à la psychanalyse. Il y a la psychanalyse pour 'nous' (aujourd'hui), qui savons, et celle pour eux (à l'époque de Freud) qui savaient, mais ne s'en rendaient pas encore compte. D'après Lacan, la vérité freudienne n'était pas à remettre en question ; elle attendait seulement d'être mise en lumière. Autrement dit : Freud avait découvert la vérité, mais il ne pouvait pas encore savoir qu'il l'avait découverte. Parce que ce qui lui aurait permis de vraiment comprendre ses propres découvertes lui était inconnu.

Ce petit complément qui permettait de transformer les vérités freudiennes inconscientes et incomprises en vérités pleinement conscientes et comprises tenait dans une interprétation idiosyncratique d'une interprétation tendancieuse des cours de linguistique de Ferdinand de Saussure par deux de ses étudiants. De cette manière, Lacan pouvait développer sa propre conception originale de la psychanalyse et réclamer en même temps être plus freudien que tous les autres disciples de Freud et, détail amusant, que Freud lui-même. Être lacanien, c'est donc être le véritable freudien : « C'est à vous d'être lacaniens, si vous voulez. Moi, je suis freudien. » ('Le séminaire de Caracas', 12 juillet 1980)

En 1914, Freud affirmait :

« Parce que la psychanalyse est ma création, pendant dix ans, j'ai été le seul à m'en occuper, et pendant dix ans c'est sur ma tête que s'abattaient les critiques par lesquelles les contemporains exprimaient leur mécontentement envers la psychanalyse et leur mauvaise humeur à son égard. Je me crois justifié de défendre le point de vue qu'aujourd'hui encore, où je suis loin d'être le seul psychanalyste, personne n'est ne peut mieux savoir que moi ce qu'est la psychanalyse, en quoi elle diffère d'autres modes d'exploration de la vie psychique, ce qui peut être désigné par ce terme ou ce qui pourrait être mieux désigné autrement.<sup>36</sup> »

Freud ne crut pas si bien dire, et sa déclaration de propriété reste aussi actuelle aujourd'hui qu'au moment de sa déclaration.

Or, si cet impact s'avère aussi manifeste et aussi important chez les innovateurs de la psychanalyse qui arrivent, du moins en partie, à se déprendre de l'emprise propriétaire, il y a lieu de supposer qu'il n'est pas non plus absent chez les innombrables psychanalystes qui se satisfont d'un travail plus modeste au cabinet.

L'« être psychanalyste » et la pratique psychanalytique qui découle de cet être se mesurent à l'aune de la fidélité à Freud. Au départ, la psychanalyse était au moins censée consister dans l'analyse psychologique de la personne qui s'y prêtait. Mais avec les différents retours à Freud, ce qui prévaut, c'est la fidélité aux conceptions du maître dans l'exercice de la profession. On a beau réinventer la psychanalyse, purifier sa conscience de toutes les préconceptions possibles et imaginaires, mais aussi longtemps que le complexe d'Œdipe n'a pas été résolu, que le transfert n'a pas été dissous, il n'est pas question de parler de *psychanalyse*.

La question pratique ne se résume pas à la simple prise de conscience de ce qui a été inconscient. Aider une personne à mieux se comprendre et même à se défaire de certains symptômes n'a évidemment rien de spécifiquement psychanalytique. Dans une certaine mesure, aucune forme de thérapie, ou même aucune bonne discussion n'y déroge.

Une pratique ne peut se dire psychanalytique que si elle tient compte du refoulement et du transfert, de l'inconscient et de la structure psychique tripartite. A-t-on suffisamment tenu compte des pulsions de mort ? La personne est-elle redevenue capable de « travailler et d'aimer », comme le voulait la morale freudienne de la bonne vie ? Ou encore : a-t-elle surmonté sa position paranoïde-schizoïde ? s'est-elle assujettie à la logique des signifiants ? A-t-elle atteint son « vrai self » ?

Ainsi, ce qui se présente comme clinique psychanalytique tient essentiellement dans la répétition et la confirmation de telle ou telle conviction freudienne. L'analyse psychologique est nécessairement instrumentalisée par l'obédience institutionnelle. Quitte à ce que chacune de ces obédiences se sente « dans la vérité » et au plus près du 'vrai' Freud ou plus abstraitement de l'expérience réelle ou de la 'réalité psychique', il n'y a de psychanalyse à proprement parler que de par cette répétition.

---

<sup>36</sup> Freud Sigmund, *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung (1914)*, 1991, p. 44.

## 8.2 Réinventer la psychanalyse

À côté du « retour à Freud », « réinventer la psychanalyse » compte probablement parmi les slogans les mieux connus et les plus partagés de la profession. L'idée en est assez simple à comprendre. À l'instar de la compréhension de la psychanalyse par l'étude de sa légende, la cure psychanalytique nécessiterait la réinvention de la psychanalyse par chaque analyste et analysant.

On comprendra l'extraordinaire envergure du travail analytique conçu sous cette perspective. Chaque analyste ferait preuve du même génie que Freud, chaque analysant participerait à la même dimension historique des grands cas de Dora, du petit Hans, de l'homme aux rats ou aux loups, voire du Président Schreber.

La « réinvention de la psychanalyse » est souvent citée pour répondre aux suspicions de suggestion et elle sert donc aussi à distinguer les bons analystes des mauvais ; ceux qui ont compris l'esprit de la démarche freudienne de ceux que n'en font qu'appliquer le lettre. En réinventant la psychanalyse, l'analyste et son analysant échapperaient aux dangers d'une psychanalyse appliquée, c'est-à-dire du placage stéréotypé d'interprétations freudiennes à tout phénomène psychique.

Car pour réinventer la psychanalyse, ils partiraient évidemment d'une situation parfaitement neutre, pré-psychanalytique, pour inventer ensuite, d'un commun travail et accord, ce que Freud avait déjà inventé avant eux. De cette manière, il ne serait plus question de répéter les erreurs de l'interprétation stéréotypée. Bien au contraire, la réinvention ferait renaître les vérités des interprétations freudiennes originales. Comme par hasard, ou comme par nécessité ; car il n'est jamais envisagé que les deux réinventent l'analyse psychologique de Janet, ou la thérapie centrée client de Rogers, ou la thérapie comportementale de Wolpe et de Eysenck, ou la thérapie cognitive de Beck... Curieusement, les psychanalystes à l'esprit non-prévenu, sans mémoire et sans désir, et malgré leur conscience purifiée réinventent toujours ... la même psychanalyse. Pourquoi ? Réponse freudienne facile : parce que seule la psychanalyse permet de saisir les vérités subjectives, psychiques, narratives, du désir, etc.

On pourrait s'étonner du succès de cette formule. Car elle ne semble imposer une tâche d'une formidable difficulté à l'analyste et à l'analysant – reproduire 10, 50, 100 ans après Freud, dans un contexte complètement différent et au moyen d'une seule cure ce pourquoi il a d'abord fallu 30 ans. Évidemment pour les pauvres qui seraient post-freudiens, il ne s'agirait pas seulement de réinventer la psychanalyse freudienne, mais l'ensemble du développement subséquent<sup>37</sup>.

En même temps, il n'est pas difficile de voir pourquoi cette pratique ressemble à une remise en scène plutôt ennuyeuse, à une réinterprétation des mêmes pièces freudiennes avec des acteurs différents.

La *réinvention* présumée de la psychanalyse est évidemment une réinvention de la *psychanalyse*. C'est-à-dire que ce qui est censé être réinventé l'a déjà été, est connu à l'avance et fournit le point

---

<sup>37</sup> Par curiosité, appliquons la formule à d'autres sciences ou disciplines : que voudrait dire réinventer la physiologie de Claude Bernard ?, la chimie de Lavoisier, la radioactivité de Rutherford, ou la sociologie durkheimienne ? Est-ce qu'on évaluerait le travail d'un sociologue à sa capacité de réinventer Durkheim ? Ou celui du chimiste en termes de réinvention de la classification périodique de Mendeleïev ?



d'aboutissement, la visée même du travail pratique de la cure. Quoi qu'il en soit de l'association dite *libre*, cette réinvention propose donc un voyage bien organisé avec son parcours, ses étapes et ses visites bien planifiées à l'avance.

En d'autres termes, la réinvention de la psychanalyse ne peut que mettre en acte ce qu'elle prétend éviter dans le discours : la répétition stéréotypée de la légende psychanalytique.

### 8.3 Le retour de Freud

Le « retour de Freud » représente une variante du « réinventer la psychanalyse » à laquelle il semble apporter une solution.

Parfois le « retour de Freud » est présenté comme l'opposé diamétral du ou des « retours à Freud ». Contrairement aux « retours à Freud » interprétés comme applications clichées de certains schémas d'interprétation aux patients, écrasant de ce fait leur particularité et leur différence, le « retour de Freud » se satisferait de découvrir les vérités freudiennes hors toute 'application' et à l'abri de toute projection.

L'idée étant encore une fois que les vérités freudiennes n'auraient même pas besoin d'être 'plaquées', appliquées, imposées, ou projetées. Les vérités freudiennes naîtraient toutes seules, elles s'écloraient naturellement chez les patients, sans aucune adjonction de l'analyste. On comprend la force de conviction ou de foi qui motive cette approche (sans parler de son étonnante naïveté) : les vérités freudiennes seraient aussi inévitables et aussi pérennes que les lois naturelles de la physique, de la chimie ou de la biologie.

Si donc le « retour à Freud » relève d'un forçage aveugle de l'analyste par moyen d'interprétations-type, le « retour de Freud » constituerait la preuve de l'incontournable et fondamentale vérité des découvertes freudiennes dans le discours et le vécu des analysants.

Mais dans ce cas, pourquoi tout le monde n'entend pas de telles vérités qui s'imposent d'elles-mêmes ? Et pourquoi il a fallu attendre plusieurs millénaires avant que le génie freudien ne vienne les éclairer et le rendre accessibles à qui voudra les entendre ?

La réponse est que pour avoir accès à ces vérités-là, il est besoin de se défaire de toutes ses préconceptions, même freudiennes. Seule la personne qui sait écouter sans théorie et sans désir, comme le faisait apparemment Freud, seul celui qui dispose de la patience et de la disposition de se laisser saisir par ces vérités, de se laisser imprégner par elles sans pensée et sans projection est à même de les entendre et de les voir. Il va de soi qu'une telle écoute n'a rien de 'naturel' ; elle suppose un long travail de dépossession de ses connaissances et savoirs, de purification de ses désirs et fantasmes au moyen ... évidemment ... d'une psychanalyse, menée par un analyse qui a déjà atteint ce stade d'immaculée pureté du fait de sa propre analyse avec un analyste, etc., qui a été analysé par Freud.

Prétendant une autre écoute, une écoute plus respectueuse de la particularité et de la différence de chaque individu, le « retour de Freud » s'avère donc nettement plus écrasant que le « retour à Freud ». Car si, toujours de ce point de vue bien particulier, le « retour à Freud » supprime ou réprime la particularité – et en accepte donc de le fait –, le « retour de Freud » n'envisage même plus la possibilité d'une particularité qui excéderait le cadre les vérités freudiennes. Car ce qui s'y manifeste de

particulier et de différent, soi-disant, est toujours déjà la même bonne vieille vérité freudienne. Pour le retour *de* Freud, il n'existe pas de *hors-Freud*. Voilà pourquoi il revient si aisément. Ou plutôt, toute manifestation de *hors-Freud* porte la marque d'une écoute refoulante et confirme, de ce fait, le *retour* de Freud. Si vous ne voyez pas, vous confirmez, si vous refusez, vous confirmez doublement. La chansonnette psychanalytique connue.

Derrière le slogan de la libération de la particularité et de la différence, le « retour de Freud » ne propose donc d'autre qu'une déclaration d'impossibilité de la particularité et de la différence.

#### 8.4 « Laclinique » ou la méthode magique de la psychanalyse

Freud n'a cessé de rappeler que seule la *méthode* psychanalytique permet de constater les phénomènes décrits par la *théorie* psychanalytique et que seule l'*expérience* psychanalytique permet de légitimer, voire de justifier les découvertes de la *science* psychanalytique. Ainsi, quiconque ne respecte pas les canons de cette méthode ne saurait être en mesure d'accéder aux vérités promises.

Il ne reste qu'une seule option : se soumettre à la méthode psychanalytique ou sombrer dans la méprise. Autrement dit : se soumettre aux vérités psychanalytiques par voie d'initiation pratique ou se condamner à ne rien comprendre.

L'alternative suppose implicitement que quiconque se soumet à l'expérience psychanalytique pour y apprendre les vraies vérités sur lui-même, et sur le monde sera, implacablement *convaincu* par le bienfondé des découvertes freudiennes et deviendra, par voie de conséquence, disciple de la doctrine freudienne. Pratiquant, militant ou sympathisant.

Et dans le cas contraire ? Si malgré cette initiation aux vérités psychanalytiques, une personne se montrait récalcitrante ? La réponse se déduit de la même alternative : si la vérité freudienne ne passe pas, c'est qu'il y a résistance et refoulement, soit opposition pathologique ou pire : mauvaise foi.

Pour maintenir ce caractère extraordinaire de sa méthode, Freud a évidemment dû apporter le plus grand soin à l'établissement de son unicité et de son originalité historique radicales. Si Janet et Delboeuf et nombre d'autres chez qui Freud a pris<sup>38</sup> ses idées ne doivent pas exister, ce n'est pas seulement en raison d'un débridement narcissique. C'est, avant tout autre chose, pour établir le monopole de l'accès aux vraies vérités du psychisme. Si la psychanalyse proposait une méthode *comme* les autres, elle serait une méthode *parmi* d'autres. Contrainte, comme ces autres, revendiquant le statut de scientificité ou du moins de rationalité empirique, de mettre à jour ses sources, de documenter ses manières de réflexion et de théorisation à partir de ces sources et de se confronter à des questions de validité et de légitimité de ses expériences et du rapport entre ces expériences et leur saisie conceptuelle. Si la psychanalyse n'a pas besoin de s'affronter à ces questions, c'est justement parce qu'elle n'est pas

---

<sup>38</sup> Au début de sa carrière, Freud cite les textes de ces auteurs qui relatent leurs propres méthodes ; méthodes qu'il reprend jusque dans ses descriptions quasi identiques de la méthode. Voir à ce propos MacMillan Malcolm, *Freud evaluated: The completed arc*, 1991, pp. 81-100.

une méthode *comme* les autres. Elle propose *la seule* méthode qui permette de découvrir les phénomènes qu'elle rapporte et d'expliquer les innombrables guérisons qui découlent de ces connaissances.

Même si on doutait de telles qualités extraordinaires, il serait intéressant de savoir du moins *quelle est* cette méthode psychanalytique ? Quelle est cette méthode qui permet de *guérir* la plupart des névroses, de *découvrir* et d'*éclairer* les secrets des névroses et des psychoses, et qui permet même de *démontrer* la vérité scientifique de toutes ces guérisons et découvertes ? En fait, on en sait assez peu. Dans ses cas cliniques, Freud ne rend jamais compte de ce qu'il faisait concrètement dans son cabinet, pendant les séances. Dans ses 'écrits techniques', il énonce quelques règles, mais on sait qu'en réalité, il ne les a jamais trop respectées<sup>39</sup>. Paul Roazen résume la situation de la manière suivante :

« Entre ce que Freud écrivait de la technique psychanalytique et sa pratique effective il existe tellement de différences que certains pourraient affirmer qu'en réalité, Freud n'avait pas de technique spécifique mais seulement un processus *ad hoc*.<sup>40</sup> »

En 1998, David Lynn et George Vaillant ont analysé de près les cas de 43 patients freudiens entre 1907 et 1939 en les évaluant par rapport aux règles freudiennes fondamentales de l'anonymat, de la neutralité et de la confidentialité.

Ils ont constaté que Freud ne respectait l'anonymat de l'analyste dans aucun des cas. À chacun de ses patients, il parlait de ses propres sentiments, de ses attitudes personnelles et de ses propres expériences. Il parlait de ses soucis personnels, de ses sentiments envers d'autres patients, de ses goûts et ses préjugés et de ses propres problèmes familiaux.

Avec 31 des 42 patients (72%), Freud avait des relations personnelles et familiales hors-cabinet. Dans 37 des 42 cas (86%), il outrepassait la règle de la non-directivité par des conseils, des recommandations et des injonctions directes. Chez 20 patients (47%), Freud révélait des informations personnelles sur d'autres patients, souvent connus par ceux à qui il en parlait<sup>41</sup>. Les recherches méticuleuses Paul Roazen, d'Ulrike May et de Marina Leitner<sup>42</sup> confirment d'ailleurs largement ces statistiques. La conclusion brève de Lynn & Vaillant semble assez convaincante :

« *These results show a substantial disparity between Freud's recommendations and his actual methods. Freud's prescribed method, as defined by his recommendations, was not tested or*

---

<sup>39</sup> Voir May Ulrike, *Freuds Patientenkalender: Siebzehn Analytiker in Analyse bei Freud (1910-1920)*, 2006, May Ulrike et Holler Daniela, *Nineteen Patients in Analysis with Freud (1910-1920)*, 2008.

<sup>40</sup> Roazen P, *Sigmund Freud und sein Kreis: eine biographische Geschichte der Psychoanalyse*, 1976, p. 131.

<sup>41</sup> Lynn David J. et Vaillant George E., *Anonymity, neutrality, and confidentiality in the actual methods of Sigmund Freud: A review of 43 cases, 1907-1939*, 1998, p. 165 sq. L'article peut être consulté en ligne à l'adresse suivante : <http://ajp.psychiatryonline.org/cgi/content/full/155/2/163> .

<sup>42</sup> Leitner Marina, *Ein gut gehütetes Geheimnis: die Geschichte der psychoanalytischen Behandlungs-Technik von den Anfängen in Wien bis zur Gründung der Berliner Poliklinik im Jahr 1920*, 2001.

*used in his practice. Freud's actual method was never explicitly described in his writings and cannot be replicated.*<sup>43</sup> »

On pourrait penser naïvement que les analystes revendiquant la clinique se verraient un peu embarrassés face à de telles découvertes. Car la « méthode » freudienne ressemble bien plus à une collection disparate de comportements et de démarches révélées ni dans ses écrits techniques, ni dans les cas cliniques du père fondateur. Or, il n'en est rien.

La disparité montre que, contrairement à ce que pensent quelques 'sauvages' mal informées, la méthode psychanalytique est infiniment plus compliquée et complexe que ce que les notions de méthode ou de technique pourraient laisser entendre. Sa complication et sa complexité dépasse d'ailleurs le dicible en général. En réalité, la méthode psychanalytique est indicible. À l'instar du « mystique » de Wittgenstein, la pratique ou l'expérience psychanalytique ne peut que se montrer, se révéler sans paroles à qui s'y montre disposé.

J'aimerais nommer cette méthode « Laclinique » en un mot (comme Lacan parlait de « Lalangue »). Laclinique est une méthode ésotérique – indicible et exclusivement connue par les vrais initiés de la psychanalyse –, mystique – elle donne un accès direct et non-déformé à l'inconscient – et magique – elle permet à elle seule de produire *et* de démontrer ses vérités et ses guérisons.

Tout psychanalyste inspiré vous l'assurera : laclinique, bien qu'essentiellement indicible, constitue le véritable cœur de la psychanalyse. Rien que la tentative d'en parler, d'en clarifier les ressorts et les aboutissements est ressentie comme un acte de violence, issu de l'incompréhension la plus complète ou pire : de la mauvaise foi. Par ailleurs, toute tentative d'explicitation et d'évaluation rationnelle révèle la volonté de puissance d'une raison technologique répressive. Par où on voit que laclinique n'est pas seulement une méthode, mais recèle encore une conception morale, teintée d'un humanisme de bons sentiments (« on ne peut tout de même pas... »).

## 8.5 Questions naïves

- Première question naïve : si la vérité de la psychanalyse se présente d'elle-même, toute seule, tout le temps et nécessairement, pourquoi a-t-on besoin d'une psychanalyse, d'un psychanalyste et d'interprétations pour la faire naître ? On n'a pas besoin d'un physicien pour s'assurer de la chute des corps ou de la trajectoire des planètes, on n'a pas besoin d'un biologiste pour la reproduction des espèces, on n'a même pas besoin de professeurs d'économie pour que des crises financières se produisent. Pourquoi est-il si compliqué de faire apparaître les vérités incontournables de la psychanalyse ?

La réponse, non moins naïve, est que contrairement à la chute des corps, ou à la reproduction des espèces, la vérité freudienne a besoin d'être rendue *consciente* – eh oui – pour pouvoir exercer une action thérapeutique. La fonction de l'analyste étant donc d'aider le patient à *prendre conscience* des vérités qu'il sait déjà, mais dont il ne sait pas

---

<sup>43</sup> Lynn David J. et Vaillant George E., *Anonymity, neutrality, and confidentiality in the actual methods of Sigmund Freud: A review of 43 cases, 1907–1939*, 1998, p. 163.

encore qu'il les sait. La psychanalyse dépend d'une maïeutique freudo-platonique où toute découverte n'est qu'une redécouverte d'un savoir déjà su mais oublié. En d'autres termes, les vérités psychanalytiques *existent* peut-être toutes seules, mais elles n'ont d'action thérapeutique que si elles sont connues et acceptées.

- Deuxième question naïve : comment sait-on que ce savoir découvert est bien le savoir su et oublié de l'analysant et pas le savoir inventé de toutes pièces par l'analyste ? La mémoire trompe parfois ; même Freud l'a reconnu avec les « souvenirs écran » et le « déjà-vu ».

Réponse : voilà le rôle phare de l'analyste. C'est l'analyste qui sait reconnaître chez l'analysant le savoir que ce dernier possède sans le savoir, pour le lui restituer par la suite. C'est d'ailleurs par cette fonction précise que s'exprime le respect le plus absolu de l'individualité du patient en psychanalyse : l'analyste ne fait que restituer au patient ce que ce dernier lui a donné auparavant. L'analyste n'y rajoute rien, n'en retire rien, mais communique sans déformation ni perte le savoir insu de l'analysant à l'analysant. L'analysant sait donc qu'il s'agit bien de son savoir parce que c'est l'analyste qui le lui restitue.

- Troisième question naïve : comment l'*analyste* sait-il que le savoir insu qu'il rend à l'analysant est bien celui *de* l'analysant et pas celui de *son* savoir psychanalytique ? Pour un « vrai », un « bon » psy, cette question ne se pose évidemment pas, comme il sait que le savoir psychanalyse *est* déjà la savoir insu de l'analysant. La réponse coule de source : le psychanalyste sait que le savoir insu qu'il restitue à l'analysant est bien celui *de* l'analysant parce que ce savoir correspond aux vérités de la doctrine freudienne. Si le savoir restitué se décline en termes de refoulement, de transfert, d'Œdipe, de conflits souhait/morale ou ça/moi/surmoi, ou sous forme de pulsions sexuelles, la preuve est faite et le savoir restitué est bien celui de l'inconscient de l'analysant. Si par malchance il arrivait que le savoir restitué correspondait à une découverte de Jung, de Adler, de Rogers ou de Beck, il s'agirait clairement d'une projection symptomatique et donc d'une suggestion de la part de l'analyste. Il conviendrait dès lors que cet analyste s'interroge sur ses résistances contre-transférentielles et qu'il se purifie au plus vite par un supplément d'auto-analyse ou mieux, par un retour sur le divan.

- Quatrième question naïve : si l'analyste est dans le vrai aussi longtemps qu'il sait identifier l'œdipe, le transfert, la pulsion, etc. de son analysant, c'est-à-dire qu'il suit les vérités freudiennes, comment Freud faisait-il pour savoir que le savoir de ses patients n'était pas celui de ses propres convictions théoriques qu'il leur suggérait ? Car après tout, les choses ne semblent pas si claires chez Freud. Au départ, Freud supposait que toute névrose est due à un traumatisme sexuel réel. Et tout le long des *Études sur l'hystérie* il expose les cas de patientes qui, se souvenant de tels traumatismes réels, en guérissaient sans retour des symptômes. Puis Freud abandonnait cette idée, la remplaçait par la « réalité psychique » et les fantasmes et à nouveau, ses patients se souvenaient de fantasmes, les mettaient en paroles et guérissaient. Ensuite, les patients souffraient de la lutte universelle et éternelle des pulsions de vie et de mort, et la psychanalyse pouvait les en guérir ou du moins en alléger le poids. Laquelle des trois versions est la bonne ? Ou sont-elles vraies toutes les trois ? Comment savoir puisque Freud ne s'en est jamais expliqué ? La

seule réponse que pour ma part j'aie eu à *cette* question-là, c'est que si je ne comprenais pas ça, je n'étais pas suffisamment analysé. Pas de chance. La *bonne* nouvelle étant : si *vous* vous comprenez ça, vous y êtes ! Vous pouvez vous lever du divan et ouvrir votre propre cabinet, car vous *êtes* psychanalyste (même si vous ne le savez pas encore).

- Cinquième question naïve : si seule la méthode psychanalytique, si seules la pratique et l'expérience de cette méthode permettent de débrouiller toutes ces complications et de révéler les vérités freudiennes, comment faisaient les philosophes et les poètes qui, selon Freud et avant Freud, avaient découvert les vérités psychanalytiques<sup>44</sup> ? Comment procédaient les autres psychiatres et psychologues qui, avant Freud, avaient découvert l'étiologie sexuelle et la sexualité infantile (Krafft-Ebing, Albert Moll, Iwan Bloch, Auguste Forel, Havelock Ellis...) sans psychanalyse ?

Réponse : par un heureux hasard sans doute. Car même s'ils avaient déjà découvert les découvertes de Freud, ils ne savaient pas encore *ce* qu'ils avaient découvert. Et de toute manière seul Freud a su les reconnaître pour ce qu'elles sont – des vérités historiques révolutionnant la conception de l'homme et du monde – et seul Freud en a fait une science au sens le plus plein du mot.

## 9. « Je sais bien, mais quand-même... » : la critique freudienne du roman et ses effets

Quoi qu'il en soit de cette infatuation avec l'héroïsme de la découverte géniale solitaire, on trouve également des moments moins fabuleux et plus lucides chez Freud et chez ses disciples.

Le passage suivant, cité par Marthe Robert, est issu de la recension freudienne (1923) du livre de l'ingénieur autrichien Josef Popper-Lynkeus *Phantasiën eines Realisten*<sup>45</sup>. Freud y propose une réflexion en opposition flagrante avec les grands tableaux fantasmatiques de la « révolution psychanalytique » :

« Il y aurait beaucoup de choses intéressantes à dire sur l'originalité scientifique. Quand une idée fait son apparition dans la science, idée à quoi on donne d'abord la valeur d'une découverte [...] la recherche objective ne tarde pas à démontrer qu'en fait, ce n'était pas une nouveauté. En général, la découverte a déjà été faite à plusieurs reprises, puis on l'a oubliée, à des époques séparées parfois par de longs intervalles. Ou bien elle a eu des précurseurs, elle a été confusément pressentie ou imparfaitement exprimée. Ce sont là des choses trop connues pour qu'il soit besoin de s'y arrêter.

Mais le côté subjectif de l'originalité mérite aussi d'être examiné. Imaginons qu'un travailleur scientifique se demande un jour d'où lui viennent les idées singulières avec lesquelles il s'approche de

---

<sup>44</sup> Une belle remarque sur Theodor Lipps dans ce contexte : « *Bei Lipps habe ich die Grundzüge meiner Einsicht ganz klar wiedergefunden, vielleicht etwas mehr, als mir recht ist.* » *Der Sucher fand oft mehr als er zu finden wünschte!* », Freud Sigmund et Fließ Wilhelm, *Briefe an Wilhelm Fließ (1887-1904)*, 1999, p. 356.

<sup>45</sup> Dresden: Carl Reissner, 1899.

son matériel. Pour une part d'entre elles, il retrouve sans beaucoup réfléchir à quelles instigations il a obéi, comment il a utilisé des données étrangères pour les modifier et les conduire jusqu'à leurs dernières conséquences. Mais pour une autre part de ses idées, il ne retrouve rien de tel, il lui faut admettre que ces pensées et façons de voir sont nées – il ignore comment – de sa propre fonction intellectuelle, et c'est sur elle qu'il fonde sa prétention à l'originalité.

Cette prétention se trouve encore restreinte par un examen psychologique minutieux. Celui-ci, en effet, découvre les sources cachées, oubliées depuis longtemps, où l'impulsion aux idées prétendument originales a pris naissance ; il met donc à la place de la création censément nouvelle des choses oubliées qui revivent en s'appliquant à une matière nouvelle. [...] C'est de cette manière que, dans mon cas, l'originalité de beaucoup d'idées nouvelles que j'ai apportées à l'interprétation des rêves et à la psychanalyse s'est peu à peu évaporée. » (cité dans Robert, 1964, pp. 211-212)<sup>46</sup>

J'ai déjà cité (cf. p.17) quelques exemples concrets de l'examen psychologique minutieux que Freud mentionne.

Voilà donc une situation assez surprenante : si d'une part la découverte héroïque solitaire, la « *splendid isolation* » semble, jusqu'à ce jour compter parmi les mythes de l'origine les mieux partagés et assumés de l'historiographie psychanalytique, qu'en est-il de la réflexion freudienne citée ci-dessus ?

Freud y remet en question la possibilité même d'une création *ex nihilo* solitaire grandiose. Il n'y a rien de tel qu'un mythe du héros dans l'histoire des sciences réelles.

Allant plus loin, Freud semble implicitement remettre en question le privilège absolu de la méthode psychanalytique qui permettrait seule, envers et contre toute autre, d'établir les vraies « vérités » psychologiques et humaines. Si d'autres écrivains, penseurs, philosophes, chercheurs, ou même 'scientifiques' (médecins, psychologues, sociologues et même ingénieurs et physiciens...) ont pu découvrir ce que Freud a découvert, et ce avant même l'existence de la méthode psychanalytique, le privilège d'accès à la « vérité » de la méthode psychanalytique ne peut plus être maintenu. Ceci non pas pour affirmer que *tous* les chemins mènent à Rome, mais qu'en tous les cas, il y en a plus d'un, et qu'il ne va pas de soi qu'il y en ait un qui, à lui tout seul, représente la voie royale au détriment de tous les autres.

Mais quand-même, la psychanalyse, c'est pas pareil...

## Bibliographie

Ellenberger Henri. 1993. « *The story of "Anna O": A critical review with new data [1972]* ». In *Beyond the Unconscious*, p. 254-272. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.

---

<sup>46</sup> Voir Freud Sigmund, *Gesammelte Werke XIII*, 1999c, pp. 357-358.

- Ellenberger Henri F. (1970). *The discovery of the unconscious; the history and evolution of dynamic psychiatry*. New York, : Basic Books.
- Fonagy Peter, Jones E., Kächele H., Krause R., Clarkin JF., Perron R., et al. (2002). *An open door review of outcome studies in psychoanalysis. Report prepared by the Research Committee of the IPA at the request of the President. 2nd rev ed.* London: International Psychoanalytical Association.
- Freud Sigmund. 1991. « *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung (1914)* ». In *Gesammelte Werke X*, p. 44-113. Frankfurt am Main: Fischer Verlag.
- Freud Sigmund. 1999a. « *Der Familienroman der Neurotiker (1908)* ». In *Gesammelte Werke VII*, p. 227-231. Frankfurt am Main: Fischer.
- Freud Sigmund. 1999b. « *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse [1925]* ». In *Gesammelte Werke XIV*, p. 558-560. Frankfurt am Main: S. Fischer Verlag.
- Freud Sigmund. (1999c). *Gesammelte Werke XIII*. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- Freud Sigmund. 1999d. « *Kurzer Abriss der Psychoanalyse [1928]* ». In *Gesammelte Werke XIII*, p. 405-427. Frankfurt: Fischer Verlag.
- Freud Sigmund. 1999e. « *Massenpsychologie und Ich-Analyse [1921]* ». In *Gesammelte Werke XIII*. Frankfurt am Main: Fischer.
- Freud Sigmund. 1999f. « *Nachschrift 1935 zur "Selbstdarstellung"* ». In *Gesammelte Werke XVI*. Frankfurt am Main: S. Fischer Verlag.
- Freud Sigmund. 1999g. « *Selbstdarstellung [1924]* ». In *Gesammelte Werke XIV*. Frankfurt am Main: S. Fischer Verlag.
- Freud Sigmund & Breuer Josef. (2003). *Studien über Hysterie* (5 ed.). Frankfurt: Fischer Taschenbuch Verlag.
- Freud Sigmund & Fließ Wilhelm. (1999). *Briefe an Wilhelm Fließ (1887-1904)*. Frankfurt am Main: Fischer Verlag.
- Hirschmüller Albrecht. (1978). *Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*. Bern: Hans Huber.
- Jones Ernest. (1953). *The life and work of Sigmund Freud* (1st ed. Vol. 1). New York: Basic Books.
- Kirk G. S. (1970). *Myth: its meaning and functions in ancient and other cultures*. Berkeley: University of California Press.
- Leitner Marina. (2001). *Ein gut gehütetes Geheimnis: die Geschichte der psychoanalytischen Behandlungs-Technik von den Anfängen in Wien bis*



zur Gründung der Berliner Poliklinik im Jahr 1920. Gießen: Psychosozial-Verlag.

- Lynn David J. & Vaillant George E. (1998). « Anonymity, neutrality, and confidentiality in the actual methods of Sigmund Freud: A review of 43 cases, 1907–1939. » In: *American Journal of Psychiatry*, 155 (2), 163-171.
- MacMillan Malcolm. (1991). *Freud evaluated: The completed arc*. Amsterdam: North Holland.
- May Ulrike. (2006). « Freuds Patientenkalender: Siebzehn Analytiker in Analyse bei Freud (1910-1920). » In: *Luzifer-Amor, Zeitschrift zur Geschichte der Psychoanalyse*, 19 (37), 43-97.
- May Ulrike & Holler Daniela. (2008). « Nineteen Patients in Analysis with Freud (1910–1920). » In: *American Imago*, 65 (1), 41-105.
- Rank Otto. (2009). *Der Mythos von der Geburt des Helden. Versuch einer psychologischen Mythendeutung (1922)* (2., wesentl. erw. Aufl. ed.). Wien: Turia + Kant.
- Roazen P. (1976). *Sigmund Freud und sein Kreis: eine biographische Geschichte der Psychoanalyse*: G. Lübbe, Bergisch Gladbach.
- Robert Marthe. (1964). *La révolution psychanalytique : la vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*. Payot: Payot.
- Tangherlini Timothy R. (1990). « "It Happened Not Too Far from Here...": A Survey of Legend Theory and Characterization. » In: *Western Folklore*, 49 (4), 371-390.
- Toews John E. (1991). « Historicizing Psychoanalysis: Freud in His Time and for Our Time. » In: *The Journal of Modern History*, 63 (3), 504-545.
- Wallerstein Robert S. (1988). « One Psychoanalysis or Many? » In: *International Journal of Psycho-Analysis*, 69, 5-21.
- Zaretsky Eli. (2005). *Secrets of the soul : a social and cultural history of psychoanalysis* (1st ed.). New York: Vintage Books.

Novembre 2010